

## Des appartements à l'ancienne

Il est relativement difficile, tout au moins dans le cadre de notre Vallée, de découvrir des photos des intérieurs des maisons. Cela tient à une lumière dans la majorité des cas insuffisante pour réaliser un cliché de bonne qualité. Trop d'ombre, et surtout de la pellicule pas assez sensible pour ce type de photo. Donc on s'en passait. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe rien, néanmoins la matière est rare et incomplète. Ne désespérons pas, un jour ou l'autre nous tomberons sans doute sur une collection complète de ces vues de l'intérieur de l'une de nos maisons, que celle-ci soit ancienne ou qu'elle nous ait accompagné lors de ces fameuses années cinquante.

Notre présentation ci-dessous court sur les décennies.

### Généralités



Reconstitution d'une cuisine d'autrefois.



Idem. La cuisinière est formidable.



A mi-chemin entre le moderne et l'ancien.



A l'américaine.





Intérieur combier ?



La famille Le Coultre des pignons.

## Une visite chez les Le Coultre au début du siècle

Les famille Le Coultre et Golay sont dans la salle à manger de la maison de la Golisse en 1909. Nous ne savons pas quel jour. Ce dont nous avons la certitude par contre, c'est qu'il s'agit des fiançailles de Henri-Frédéric Le Coultre qui se mariera le 26 mai 1910.

On découvre, de gauche à droite, Adolphe Le Coultre, un ami de la famille dont personne n'a su nous dire le nom, ce même que l'on retrouvera sur une photo d'atelier, Hélène Le Coultre-Piguet, Ulysse Le Coultre, son mari, Marie, Alice, Henri Frédéric, le fiancé, Marie Golay, sa promise, Louis Golay Chez Commis et Juliane Golay, les parents de la fiancée qui, à défaut d'être jolie, reste bien mise<sup>1</sup>.

La maison des Le Coultre et son salon. Admirez la tapisserie. Un peu chargée il est vrai, à la manière d'antan, mais en parfaite harmonie avec des boiseries en épicea très sombres. Et tout cela plutôt que de vous illuminer la pièce, vous mange la lumière. C'est ainsi, à l'époque l'intérieur doit être cossu, presque lourd, autrement l'on ne s'y sentirait pas à l'aise. Une pendule est contre le mur. Son tic-tac léger découpe le temps de cette belle journée. Un sacré repas, et bien arrosé. On est presque repu. On cause.

Au mur du fond des tableaux, New-York et Philadelphie, preuve évidente que la famille Le Coultre est ouverte sur le monde et sur l'avenir. Pas ici que l'on s'encroûte, en quelque sorte, et le prouve le destin d'un membre absent, Ernest, resté en Italie. Ernest, celui que l'on aime, parce qu'il est le lien entre ici et ce vaste monde, qu'il est spirituel, cultivé et qu'il voyage. Mais parce qu'aussi, ingénieur de qualité, c'est même presque un génie, là-bas, en Italie, où il accomplit de grandes œuvres. On le sait par les cartes postales qu'il envoie souvent et qui montrent des sites connus ou à découvrir, et les lettres qu'il écrit de temps à autre. Il a vu Milan, Rome, et Florence, Ernest, Venise et Vérone, et des cents et des mille villages du cœur de l'Italie, de régions de plaine, de régions de montagnes aussi surtout où son savoir peut aider à réaliser des œuvres industrielles d'envergure.

Le salon des Le Coultre en lequel on est un début d'après-midi d'une journée de 1909. C'est exceptionnel que l'on ait pris cette photo intérieure, un flash quelconque ou la simple lumière de la fenêtre qui éclaire l'assemblée et qu'elle soit de cette qualité. Le photographe pourrait être Samuel, un autre des six enfants de la famille encore vivants. Une famille dont par ailleurs nous nous devons de parler avec plus de détails ici.

Paul, né en 1871, décédé en 1918. Emilie, née le 3.12.1872 et décédée le 9.1.1874. Emile, né le 29. 3.1874, décédé le 26.6.1905, à l'âge de 31 ans, de tuberculose. Ce fut le deuxième grand drame, sans minimiser bien sûr la perte des premiers en bas âge. Ernest, né le 10.4.1876, décédé le 31.1.1967. Ce fut

---

<sup>1</sup> Note de M. Jean-Maurice Le Coultre : contrairement à ce que vous affirmez « à défaut d'être jolie », ma grand-maman, cadette de la famille, était une belle femme.

l'enfant chéri de la famille, celui qui part et qui réussit. Ulysse, né le 20.5.1878, décédé le 6.6. 1943 ; il est resté célibataire. David, né le 4.8.1880, décédé le 4.5.1905, à l'âge de 24 ans, lui aussi de tuberculose. Les deux frères David et Emile, 25 et 31 ans, sont ainsi morts à deux mois d'intervalle, David le 4 mai, Emile le 26 juin de la même année 1905. Ce nouveau drame bouleversa la maison. Les deux tombes étaient au cimetière du Sentier, l'une à côté de l'autre, deux pierres blanches dressées en forme de cierges coulant des larmes de cire, disparues depuis lors pour faire place au collège des Cytises. Alice, née le 4.5.1882, décédée le 3.8.1935. Toute jolie qu'elle était, elle aussi restée célibataire. Elle a veillé longtemps sur ses vieux parents tout en dirigeant la maison de sa personnalité un peu excessive. Marie, née le 11.10.1884, décédée le 4.1.1971, dite la petite Marie, elle aussi restée célibataire, mais d'un caractère plus avenant que sa sœur Alice, et plus proche de ses nièces et neveux. Henri Frédéric, né le 14.6.1886, décédé le 16.11.1965. C'est le fiancé. Il épousera Marie Golay, née en 1887, décédée le 31.7.1971. Et enfin le photographe du jour, Samuel, né le 20.8.1888, décédé le 2.9.1963, qui épousera Suzanne Golay.

On le voit donc, ici Le Coultre et Golay font bon ménage.

Pour situer les parents, Adolphe est né le 10.4.1848, et il décède le 20.7.1918. Son épouse Hélène-Henriette, nom de jeune fille Piguet, est née le 29.10.1847. Elle avait donc un an de plus que son mari auquel elle donnera dix enfants. Elle décède le 14.5.1920.

Une belle famille, mais qui connaîtra néanmoins beaucoup de deuils qui attristeront la maison. Ainsi ce ne furent pas moins de quatre décès que devront connaître les parents. Et s'il ne fut pas gai de perdre en premier des enfants en bas âge, que dire alors de les élever, de les voir grandir, prospérer, prendre place dans la société du village, et puis déjà mourir ? Dix enfants certes donc, mais six seulement qui auront une vie d'une longueur normale à longue avec Ernest qui avait 91 ans à son décès.

On faisait son chemin malgré les épreuves. Et ici l'on sut oublier ce long passé de misère pour voir l'avenir avec optimisme quand même. Henri se fiance et se marie, Samuel le suit peu après, et puis bientôt voilà Ernest qui convole. Il le fait le 26.3.1912 alors qu'il épouse Berty Gysler née le 2.3.1889 et qui décèdera le 28.5.1941. Nul autre de la famille désormais ne convolera plus et un fils resté à la maison, Ulysse, et les deux filles, Alice et Marie, resteront célibataires.

Cette situation transparaît sur ce cliché. La famille est réunie presque en entier, ne serait-ce Ernest, trop éloigné pour effectuer un voyage à l'occasion de ces fiançailles tandis qu'il est fort probable par contre qu'il revint pour le mariage. Adolphe, le patriarche, paraît encore en pleine force de l'âge, tandis que son épouse Hélène, plus que d'être mère, pourrait être grand-mère. Elle ne l'est pas encore, le premier de ses petits-enfants, Emile, fils de Henri-Frédéric, ne devant naître que le 11.2.1911 et qui portera le prénom de son oncle décédé

en 1905. Ici comme ailleurs on respecte ceux qui ne sont plus et dont on garde précieusement le souvenir.

Entre les deux parents, la figure belle et énigmatique d'un homme que nous n'avons pas pu situer et qui se trouve désigné en d'autres lieux comme ami de la famille. Qui est-il vraiment, lui qu'on retrouvera à l'atelier ?

A droite d'Hélène, son fils Ulysse, déjà en partie déplumé. C'est qu'il va allègrement sur ses 31 ans, et qu'à l'époque, on le sait par ce que le XXe siècle nous a appris, on vieillit plus vite, et qu'à l'âge que vous avez alors vous en paraissez le double d'aujourd'hui.

Parlons de Marie restée célibataire malgré qu'elle fut jolie et agréable. On la qualifiera de petite Marie et fut un enchantement pour ses nièces et neveux. Tandis que sa sœur Alice, elle porte le chignon qui rend son visage plus austère, elle sera volontiers le majordome de la maison et en conséquence ne plaira pas à tout le monde. Henri quant à lui est plus gai, est-il même le boute-en-train de la famille ? Son épouse, d'une beauté discrète, paraît effacée. Sait-elle seulement où elle met les pieds, et s'intégrera-t-elle dans ce giron familial où les choses sont définies et doivent rester en place, y veille Alice ? Et puis enfin il y a les parents de la fiancée, Louis Golay dit Louis chez Commis et sa femme Juliane, un vieux couple fatigué dont on ne sait rien.

Voici donc les protagonistes d'un repas de famille dont aujourd'hui aucun ne survit. Le temps a fait son œuvre. Il a emmené chacun. Et nul doute que depuis lors la chambre ait elle aussi changé. On a refait les tapisseries en 2000 et l'on a mis aux parois de nouveaux tableaux. La pendule quant à elle, presque encore neuve à l'époque de la photo, elle a disparu dans un partage. Les verres se brisent, les carafes se retrouvent dans une brocante où seraient dans une caisse au galetas, que la poussière rend méconnaissables. Quant aux bouteilles, elles ont été restituées à l'épicier du coin. Ce qui ne veut pas dire qu'on est des buveurs. Trois bouteilles pour dix, ce n'est en rien excessif. On a fini de dîner. On garde son verre pour l'achever sans que rien désormais ne presse. Vin rouge et vin blanc, au désir de chacun. Adolphe préfère le blanc, un la Côte de bonne cuvée, quoique un peu acide selon l'époque. On pourrait même croire en avoir le goût dans la bouche !

Et le lampadaire lui aussi est à admirer. Il est à la manière d'autrefois, chargé, tenu par quatre chaînettes. C'est un bel objet digne d'une maison où, si la fortune ne règne pas, l'aisance est certaine. Une maison qui connaît des hauts et des bas, solide pourtant où les enfants qui restent font honneur à leurs parents. On ne sombrera en conséquence ni dans la délinquance, ni dans aucune de ces tares ou vices qui parfois assombrissent les familles. Du sérieux. Une vie de Le Coultre. Une vie de petits industriels qui périclitent pourtant peu à peu au profit d'usines plus grandes et plus dynamiques, telle la voisine, l'immense manufacture créée par les pères et grands-pères. On est donc lié avec les propriétaires actuels de celle-ci par une parenté proche et par un voisinage immédiat. Quels sont donc les rapports ? Il faudrait, pour les connaître, lire les

mémoires des uns et des autres, à la limite les imaginer. Bons par moments, tendus en d'autres.

On est bien. C'est un instant unique dans la vie de cette famille, car c'est la première fois que l'un des enfants se fiance. Et fiançailles et mariages, il n'y en aura que peu dans le cadre de la maison, celui-ci et puis bientôt celui de Samuel. Pas plus. La veine ainsi sera vite épuisée. Quant aux filles<sup>2</sup>, elles ont du exprimer leur volonté. On ne se marie pas, on reste à la maison, n'y est-on pas bien et n'accepterez-vous pas notre présence ?

1909. Bientôt un siècle. Deux guerres, des crises, une maison qui reste là mais que l'on transforme. Une entreprise qui disparaît. Des gens qui meurent. D'autres qui naissent. Et devant la maison, car celle-ci se trouve placée sur un axe routier, passent et repassent des véhicules par mille, par cents mille, par millions, qui vont et viennent, ouvriers pour la plupart, commerçants et artisans, simples promeneurs, et aucun de ceux-ci ne sait ou se souvient. Ils passent, simplement. Il n'ont aucune connaissance du temps et des choses. Ils vivent le présent et non le passé. Ils ne cherchent pas. Ils ne s'intéressent à rien d'autre qu'à leur vie pour la plupart. Ils ne participent plus à ce qui fut.

Le temps s'est figé. Et ces gens-là, que d'une certaine manière on connaît et on aime, par le miracle de l'image, ils vivent, il semble, pour l'éternité !



Maison familiale à la Golisse, à droite de la route peu après la Grande Maison.

---

<sup>2</sup> Selon M. Jean-Maurice Le Coultre, elles ont longtemps porté le deuil de leurs deux frères disparus en 1905. Elles avaient alors 23 et 21 ans.



## Un après-midi chez la grand-mère.



Quelques mots. Grand-père et grand-mère, lui décédé en 1964, elle en 1970. Une cousine, l'aînée de la famille, et un cousin, l'un des derniers. Veut-on le faire manger de force ? On n'en sait rien. Chambre de ménage. Avec la table couverte de la nappe traditionnelle et de journaux selon la coutume. Un livre pour enfant à gauche, avec l'arche de Noé que vous retrouverez sans doute dans les brocantes. Un autre livre d'images ouvert. Contre le mur, le téléphone. Tapisserie d'époque. Machine à couche dans l'angle. Chaise à l'ancienne. Fourneau de type pipe, avec la lyre pour augmenter la surface de chauffe. Boiserie peintes de ce fameux vernis beige dont on les badigeonnait partout et par kg.

**Même appartement, mais 15 à 20 ans plus tard...**



Ce que l'on appelait la belle chambre, la cuisine est à gauche. A droite une porte qui donne sur le corridor.



Même chambre. La fenêtre du fond donne du côté de vent de la maison, les deux fenêtres de gauche s'ouvrent sur la route de Mouthe. De l'autre côté l'on trouverait la forge.

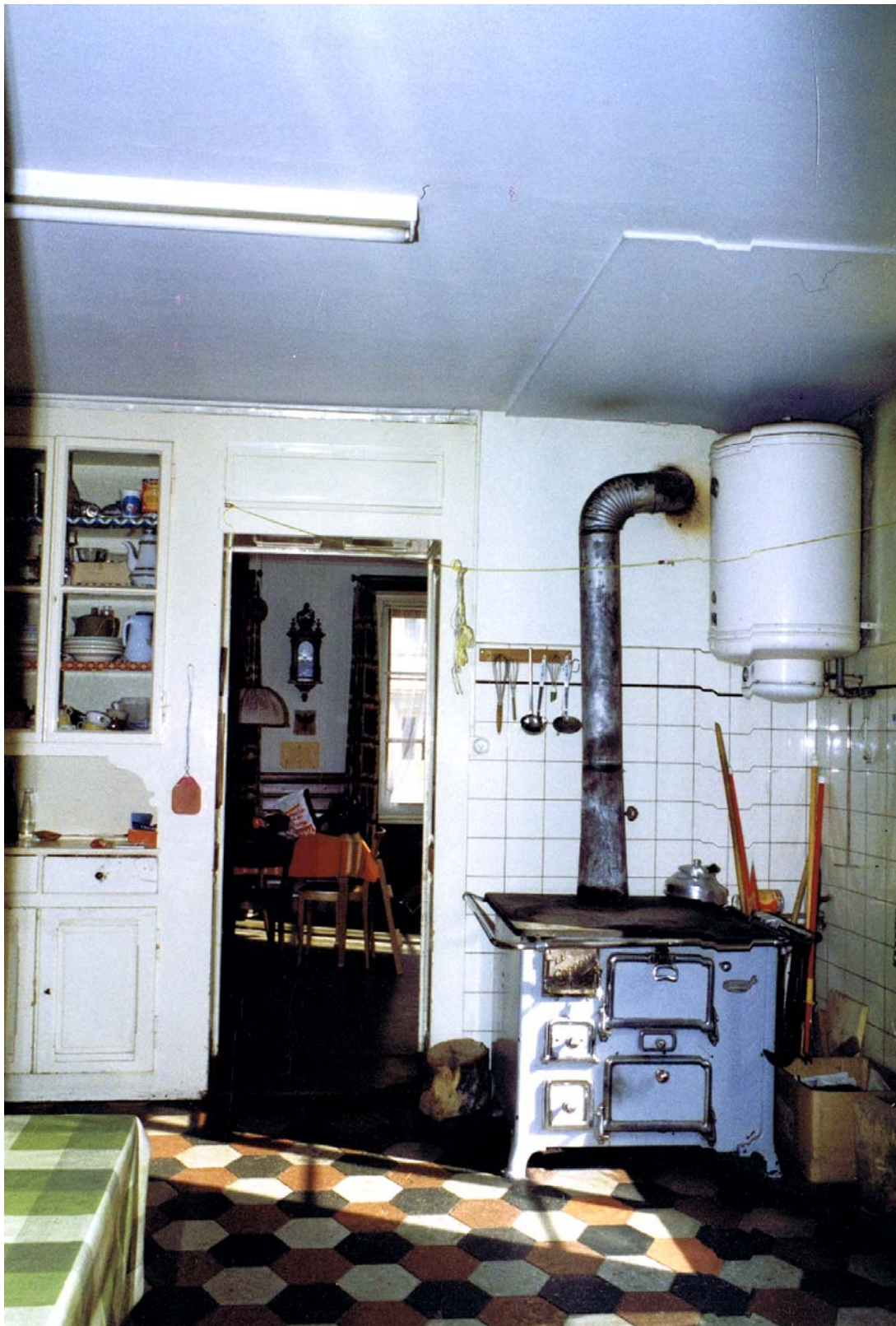




Même deux fenêtres. En face la forge. Par la fenêtre de gauche on aperçoit quelques maisons du village.



Cuisine. Le beige ordinaire. Le buffet vitré et à l'angle, là où se trouvait autrefois la caisse à bois.



Coin fourneau. La cuisinière surmontée du boille. A droite l'armoire vitrée. Les catelles sont d'époque. Au fond la « belle chambre », c'est-à-dire celle réservée autrefois aux réunions du dimanche.





Fenêtre donnant sur la façade au vent de la maison. Tout reste encore à l'ancienne, avec l'évier de pierre et les catelles d'époque. A droite la porte donne sur la chambre de ménage que l'on vue plus haut.



La cuisine dans son ensemble. La porte du fond donne sur le corridor.

La chambre devant est celle des dimanches. La semaine nous la délaissions. Ou plutôt nous n'avons pas le droit d'y rentrer. Elle recèle une ambiance bien particulière. Le temps y est hors du temps. Tout y est doux, tout y est calme, différent. Un brin étranger quand nous jettons un oeil parfois en semaine, sans que notre pas ne se porte plus loin que le seuil. La plus éclairée des pièces et pourtant dans mes souvenirs la plus sombre, même avec trois fenêtres dont deux au levant. Par lesquelles on voit chez Maillefer et la fenêtre de la forge où l'on découvre en semaine de grosses lueurs fugitives, jaunes presque vertes, ou rouge-orange, une soudure, un meulage, un fer que l'on bat à grands coups sur l'enclume. La chambre des enterrements aussi, puisque c'est de là, de derrière ces fenêtres, que nous regardons parfois passer les longs cortèges noirs qui se rendent au cimetière.

On y pénètre de la cuisine. Lino. Une fois rentré, à votre droite, contre le mur sud-ouest, l'armoire. D'autres habits que l'on y entrepose. Juste après la troisième fenêtre, celle de vent qui donne sur le jardinet de l'angle, avec pour arrière fond, une fois de plus, la vieille remise chez Will aux planches verticales grises dont les joints sont recouverts de listes larges

Plus loin le dressoir. C'est là que l'on met la belle vaisselle, celle des jours de fête, Noël et Pâques pour l'essentiel. Elle contient aussi dans le haut qui est vitré, avec deux portes, une de chaque côté, les pâtisseries réservées au grand-père qui ne les mange guère. Alors que nous-mêmes les avons dévorées des yeux. Ce n'est que devenues vieilles à nous tirer des larmes qu'elle nous les offre, la grand-mère:

- Comment, vous ne voulez pas les pâtisseries que j'ai achetées pour le grand-père la semaine dernière ? Vous êtes de sacrés gourmands!

Tout juste si elle ne rajoute pas que nous mériterions de crever de faim. Quand elle est vexée, elle va loin dans ses propos, la grand-mère. Elle méprise ses petits-enfants qui ont la vie bien trop facile.

Alors ces pâtisseries, dures à se casser les dents, ou presque moisies, dans tous les cas rances et avec en elle le goût de l'armoire, elle les jette. Pour en racheter des autres qui les remplacent. Notre grand-mère a ainsi à elle toute seule



inventé le mouvement perpétuel!

Le fauteuil est sous cette troisième fenêtre. Un brin défoncé comme tous les meubles que je connus en mon enfance, ici ou ailleurs. Ça ne nous gêne en rien. Nous nous tenons surtout derrière la table. Le divan quant à lui est derrière la porte, contre le mur, juste à côté du fourneau. De même rendu. Le mobilier de la grand-mère ne dut jamais excéder en valeur le prix d'une bonne vache!

Des boiseries sur tout le pourtour, à mi-hauteur. La tapisserie occupe le haut des murs. Elle vieillit en silence, que la fumée du fourneau, des tuyaux et d'une lyre, surface de chauffe augmentée par ce banal accessoire, noircit en silence. D'où cette pénombre relative.

Son odeur est de celles qui n'émanent que de chambres que l'on ne sert que très peu. Odeur des meubles, d'une toile cirée qui protège le plateau de la table, ça se pourrait, des rideaux, des armoires. Plus celle des bois et des vernis. Devenue bientôt celle de nos vieux dimanches. C'est plutôt une ambiance qu'une odeur, une certaine opacité de l'air due aux couleurs passées.

Une armoire murale occupe le coin est. Près de la porte du corridor que l'on ne sert pas, le plus souvent cotée. Elle a une porte étroite et haute. Nos premiers jeux y reposent. Simples plots. Mis sur la table, je vois sur le fond du couvercle de la boîte un enfant qui entasse des tours et des ponts. Et sur des feuilles en couleur, éparées, avec des rouges presque oranges, s'expliquent des combinaisons merveilleuses. Où vous montez des châteaux qui n'ont qu'une face. Et ces jeux, je ne le comprends que quarante ans plus tard, ma grand-mère en parlait parfois mais je n'y prêtais aucune attention, provenaient de la fabrique de jouets d'Albert Cartdu Bas-du-Chenit. Chez l'oncle Albert, disait-on. Dont l'épouse, la tante Milly, était soeur de la grand-mère. Couple que nous ne faisions qu'apercevoir le deux de l'an ou à Pâques.

Notre réflexion n'allait pas si loin, notre attention retenue par les jouets eux-mêmes et non pas par ceux qui les créaient. D'ailleurs qu'était-ce que ce Bas-du-Chenit que nous ne connaissions pas, ni même que nous connaîtrions vraiment un jour? Un minuscule bout du monde, sans importance. Le vrai monde était ici, dans cette maison.



Dehors le plein hiver. Le fourneau à catelles ronfle. Une chaleur presque torride. Du bois. Que la Muratte offre à profusion. Bien trop grande d'ailleurs pour n'avoir qu'à fournir deux ou trois ménages. Aussi ses propriétaires, Arthur, Millet et le grand-père, y font-ils de grandes coupes dont ils vendent le produit.

On entend de là la grand-mère dont les casseroles remuent. Elle achève une vaisselle commencée un peu sur le tard. En quoi nous ne l'avons pas aidée. Elle ne nous le demande d'ailleurs pas. Il neige. On voit à peine le village par les fenêtres. Lumière. Le lampadaire crée une ambiance familiale encore plus resserrée. Du monde passe au corridor. En cette fin d'après-midi déjà, l'oncle Manuel et le grand-père recommencent les travaux de la campagne, le gouvernement et la traite du soir. Vie discrète de la maison alors que nous sommes-là, tranquilles, nous gorgeant d'images douces qui ne nous abandonneront plus jamais. Vous tenez-là, mes amis, les moments de notre enfance les plus beaux, les plus recueillis.

La grand-mère nous a offert du thé et des biscuits à quatre heures. Le tout avoisine sur la table avec nos boîtes de plots ou de mosaïques que nous ne ramasserons que plus tard. Les demi-heures se marquent à la pendule pendue au mur du côté de la rue. Où n'apparaît personne. Le village vit replié sur lui-même. La pendule sonne profond. Elle sonne les belles heures de notre vie. Mais cela nous ne le savons pas. Où les obligations se limitent à peu de chose: mettre de l'ordre sur la table en fin d'après-midi et replacer les jeux dans l'armoire. Les chaises sont en bois avec le siège en osier où il ne faut pas mettre les pieds quand on grimpe dessus. Se tenir sur les bois du bord. L'osier se croise et dessine comme de petits trous circulaires également répartis. Ils forment des droites ou des diagonales sur lesquelles l'oeil se pose, s'égare, compose.

Alors tu redescends de ta chaise et tu rentres à la maison pour souper.

Mais il y a aussi dans l'armoire un tintin relié à moitié démonté. Les grands l'ont usé avant nous. Il nous en reste les miettes. Le plus beau des livres. Il surpasse tout. Des images qui labourent d'une manière profonde notre sensibilité enfantine

portée aux couleurs, au mouvement, à l'aventure. Mais aussi à la sensibilité, pour moi au romantisme. Merveilleuse époque. Qui ne sera jamais égalée. Mais qui surtout ne reviendra jamais. Celle des Corentin, des Lambique, des Alix, des Barelli, des Blake et Mortimer, bien sûr des Tintin. Eux tous dont les histoires ne viennent pas d'être créées par des hommes pareils à vous et moi, mais qui existent depuis le début du monde. Le patrimoine de l'humanité. Je m'en imprègne. Je bois les images, les couleurs, les textes que je lis. Je me repais des encres et des papiers que je sens et touche en tournant les pages. Et je sais mieux encore le temps qui m'entoure et qui passe. Je suis véritablement heureux.

Ainsi je connais en cet âge déjà une lisibilité totale. Qui m'offre un monde brillant que je n'oublierai pas. Elle enrichit mon imagination et m'emplit de merveilleux. Alors même que les histoires en question ne racontent guère des choses douces. Au contraire, elles recèlent des actes violents. Comme la vie. Non la nôtre, tranquille en nos maisons, mais celle qu'il y a par delà les montagnes et au delà du présent, dans des âges farouches où tout était possible.

En couverture Hergé a dessiné un printemps dont seul il a le secret. On chasse le bonhomme hiver. On jette des fleurs dans les prairies. On en pique aux arbres où se découvriront plus tard de beaux fruits. Et on laisse s'envoler les oiseaux de l'espoir et de la beauté dans ce monde enchanté où nous pénétrons à notre tour. Pour rejoindre Haddock, Tintin et Milou, les deux Dupont et Tournesol. Un pur génie nous a insufflé le goût des choses belles et légères. Poésie, bouffée amicale qui nous enlève nos semelles de plomb et nous offre en contrepartie la découverte et l'aventure. Oui, nous sommes devenus soudain légers dans les joies ineffables de la culture.

Ce qui ne nous fera quand même pas oublier nos autres jeux d'alors. Assemblages. Tours et tourelles, ponts peints à l'endroit exact où les carrons s'assemblent. Ça se pose, s'empile, se monte, s'entasse, se construit. C'est un miracle d'équilibre. Ça s'élance. Il y a des arcades que soutiennent des colonnes. Architectures à la romaine. L'ensemble, trop élevé, par une vacillation soudaine de la table, s'écroule soudain à plat. Vlan, tout d'une



pièce, en long, avec les derniers éléments qui vont jusqu'au bout de la table où ils menacent les oeuvres similaires du cousin. Tu recommences dix fois. Tu aimes le bois. Les tours et les tourelles sont travaillées. Toujours plus haut, toujours plus beau. Ton art se perfectionne. Mais le bois n'est malgré tout pas aussi lisse que tu le souhaiterais. Il râpe même un peu. C'est du fayard. La boîte, elle, est en sapin. Le papier du couvercle s'use dans les coins.

Voilà, une fois de plus tu as rassemblé le tout et tu as recommencé un autre chantier. En fait tu apprends à construire Mais aussi à voir. Car plus encore que les mains, c'est l'oeil qui s'enchant. Et tes montages ont la couleur d'un dimanche après-midi. Un rien tristounet. Avec ces heures pas comme les autres, en dehors du temps.

Tu désires changer et tu prends les mosaïques. Les couleurs en sont plus vives. Avec une brillance satinée. Plus agréable au toucher. Tu les croquerais! Les assemblages se font bien à plat sur la table. Une étoile, un carré, un rectangle, un losange encore. Tu apprends ainsi les formes géométriques que ta belle régente n'aura plus à te révéler. Des feuilles jointes te montrent d'infinies possibilités que tu exploites. C'est la douceur du bois qui te retient, ce sont les couleurs pures, sans nuances.

Oui, le temps a une consistance bien particulière en cette chambre devant. Il est palpable. On pourrait presque le prendre avec les mains et le mettre dans notre poche. Pour le ressortir plus tard. Ce sont des jeux aux angles vifs. A force ils se sont usés, les couleurs se sont estompées et laissent apparaître la matière du bois. Nous sommes bien.

\* \* \*

Le 2 de l'an, s'ils ne sont pas déjà là, ils montent de Pully, ils arrivent du fond de la Vallée ou des quatre coins du village pour se retrouver à leur tour dans cette chambre, les adultes. La tante Claire et l'oncle Manuel quant à eux n'ont eu qu'à descendre de l'appartement du haut. Encore que probablement ils sont arrivés en retard, alors que la pièce était déjà pleine et que les conversations s'étaient nouées depuis longtemps.



Ils ont donc rempli tous la chambre devant, la belle chambre. Assis autour de la table, sur le canapé ou encore dans le fauteuil. Sur le canapé je vois la tante Milly, les mains croisées sur sa robe grise, les deux jambes bien serrées, qui nous étonne par son babil pointu et rapide.

La conversation a démarré timidement. Puis s'est enflée pour remplir maintenant toute la pièce d'un brouhaha continu en lequel nous autres les gamins, les encoubles, ne pouvons pas tenir. D'ailleurs dans la réalité il n'y a pas assez de place pour nous qui sommes exceptionnellement dix à douze.

On les a toutes embrassées, les tantes à la peau déjà flétrie, mais douce encore, avec quelques petits poils doux. Les oncles du fond de la Vallée quant à eux, que nous n'osons pas tutoyer parce que nous ne les rencontrons pas assez, nous leur avons offert une main timide et molle.

Ils boivent le thé dans la belle porcelaine, celle de Chine! Tout au moins c'est ainsi que je me la représente. Fine, délicate, avec des motifs et une bordure rouge-brun à l'extérieur. Le thé est très bon bu dans de telles tasses.

Ils prennent des biscuits dans un sous-plat posé sur la table ou dans une boîte métallique placée à côté.

- Mais servez-vous donc, dit la grand-mère.

Le grand-père écoute avec un léger sourire, satisfait, un peu étourdi par cette rumeur ininterrompue, ses fils et ses gendres, ses filles et ses belles-soeurs. Ses belles-filles, se sont elles qui parlent le moins.

Des biscuits, nous ne nous en privons pas, et sans qu'il ne soit nécessaire de nous dire de nous servir. Une apparition soudaine, attentifs à ce que l'on ne nous regarde pas, et hop, une piochée dans la boîte ou sur l'assiette. Le thé aujourd'hui est secondaire. Il y a à la cuisine, dans le bas du buffet, un sirop à la grenadine extra, dont nous nous préparons d'immenses verres. Le sirop, au parfum délicat, au goût suave et doux, fait dans l'eau quand on le brasse des onduations sucrées.

Ils parlent de quoi, ces adultes austères que la sociabilité déride? L'oncle Albert a une fabrique de jouets au Bas-du-Chenit. L'oncle Michel travaille en usine, quelque part là-bas; son épouse, la tante Berthe, soeur de ma grand-

mère, est une personne placide que l'on ne remarque pas. Tandis que la tante Noni, autre soeur encore, au village, a une place de secrétaire à la Zénith où elle est le bras-droit de son frère Titi; elle découpe tous les timbres du courrier qu'elle met dans un grand carton brun; ses neveux sauront s'en occuper. L'oncle Ernest quant à lui est le régent de la famille; il en a la prestance, raffiné et la voix bien posée; il fait même de la politique. L'oncle Tave, lui, des Crettêts, a l'assurance d'un industriel bien assis. Les autres n'ont que le lait et l'agriculture. Est-ce suffisant pour en dire beaucoup ? Bien sûr. Ils parlent de vacherins, la saison n'est pas encore terminée. Et eux tous de la Vallée, d'un bout d'un autre, s'y intéressent, en redemandent, en rajoutent. Inégalités des conditions et des débits, les uns modestes, discrets à l'extrême, les autres plus présents dont parler est un plaisir et qu'aucune anecdote d'ici ne laisse indifférents. Famille disparate certes, mais dont la différence des situations n'entame en rien les liens réels bien qu'un peu lâches. On se voit trop peu.

Tandis que nous, à la chambre arrière, nous percevons cet immense brouhaha qui ne cesse pas. Et vogue la galère, quoiqu'il se passe, deux de l'an ou pas, la suite de nos jeux et de nos vacances. Dehors l'hiver en plein, avec de la neige tombée en masse depuis Noël. Si eux se plaignent qu'ils doivent la peler tous les matins, cet éternel recommencement qui vous pèse toujours plus à mesure que vous avancez en âge, nous autres ne disons rien, heureux de la voir tomber. Alors même que nous digérons encore les joies de Noël dont la magie de ce que l'on nous a offert n'est pas encore perdue.

Mais déjà ces oncles et tantes, après ce grand plein de conversation, repartent. Car le soir va tomber et ils ne veulent pas rentrer de nuit. D'ailleurs sitôt passé quatre heures, ça les démangeait. Ils ne tenaient plus en place. Et l'on percevait de plus en plus comme des impatiences, avec des râclements de chaise. Et ils devaient regarder souvent la pendule, avec son balancier doré, qui vous découpait par tranches d'une demi-heure cet après-midi fait comme un dimanche. Heures douces et tristes tout à la fois où même les choses que l'on mange n'ont pas le même goût.



Nous autres ne quittons les lieux que pour le souper, après que la nuit soit tout à fait tombée. Boursoufflés de compagnie, saturés de jeux, à vrai dire fatigués. Les joies des fêtes ont leurs limites. Nous nous retrouverons le lendemain. Mais non à la première heure. Car ils dorment longtemps, les cousins, et alors même que les adultes travaillent depuis longtemps déjà dans l'aube sombre et glacée, eux sont là-haut, sous le toit, dans la chambre qui leur est réservée et la bonne chaleur de leur lit. Pour ne s'en sortir que sur le coup de dix heures, quand vraiment rester couché vous fait mal à la tête et que vous lever n'est plus une corvée, mais une bénédiction!

Sur la maison elle-même, on trouvera des renseignements dans :

René Meylan, La Vallée de Joux, 1929.

Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999.

Les photos couleur vues plus haut ont été prises par un cousin qui a longtemps habité cet appartement avec sa famille après le décès de la grand-mère. Peu de chose avaient changé du temps de notre enfance au cœur des années cinquante.

Une chance inestimable d'avoir de tels documents. Y manque juste la grand-mère !